



Bien qu'il fasse encore

sombre, nos silhouettes se détachent nettement des parois crayeuses du boyau de liaison qui se glisse à travers la nuit comme un reptile blanc. Nous marchons en silence, précautionneusement, à la file indienne, tout un chacun captif du réseau de ses propres pensées. Dans une heure, notre bande projetée devant le corps de bataille se sera profondément enfoncée dans la position ennemie qui depuis si longtemps s'étire sous nos yeux, vaste et mystérieuse comme une côte étrangère et funeste.

Autour de nous règne une profonde et prosaïque grisaille. Levées de terre, caillebotis, panneaux indicateurs et câbles de tranchée sont là froids et sans vie, hostiles, émergent rigides d'une pénombre suintante, objets avec lesquels nous avons perdu tout rapport. Nous persistons à percevoir les choses, mais elles ne nous disent plus rien, car nos pensées dansent dans nos cerveaux en ressac toujours plus heurté, plus instable.

Étrange, ces instants ramènent toujours la même atmosphère. Il y a beau temps que nous avons livré notre première bataille, nous avons été au feu des centaines et des centaines de fois, nous sommes la troupe d'élite et de choc d'un régiment d'assaut renommé, et pourtant, ce matin, tous sont d'un silence bien méditatif.

Alors que nous sommes au fond si magnifiquement préparés. Trois semaines de temps, à l'arrière, nous nous sommes entraînés sur un ouvrage terrassé d'après des photographies aériennes ; sans compter tous les matins à l'aube indécise, avec de vraies grenades, des explosifs et des tubes incendiaires. Nous avons tout analysé, tout prévu, tout discuté entre nous, appris les cris des Français, nous sommes exercés avec leurs armes de corps à corps ; bref, cette opération nous est aussi familière qu'un mouvement de maniement d'armes répété à outrance, et que le commandement adéquat va déclencher avec une précision automatique.

Et puis il y a longtemps que nous nous connaissons comme des baroudeurs téméraires, bien des chaudes journées nous ont vus ensemble en ces lieux enfumés des champs de bataille où le génie de l'heure réunit, comme il se doit, toujours les mêmes. Nous savons que nous incarnons une élite de force virile, et ce savoir nous remplit d'orgueil. Hier encore nous étions ensemble, suivant la vieille habitude, pour boire un dernier coup, et nous sentions que la volonté de lutte, cette envie singulière de bondir sans cesse en avant du front, là où on veut des volontaires, allait nous projeter cette fois encore dans la gueule du danger par le jeu d'un ressort intact. Eh oui, si seulement on y était déjà ; nous sommes d'une race qui grandit avec l'instant.

Malgré tout, ce malaise, ce frisson qui monte irrépressible de l'intérieur, ces pensées lourdes de pressentiments qui se bousculent à notre horizon comme des lambeaux de nuages indistincts et effilochés, nous ne pouvons nous en défaire ; pas même en lampant une forte rasade de cognac. C'est plus fort que nous. Une brume en nous qui dans ces moments-là recouvre de sa hantise énigmatique les eaux inquiètes de nos âmes. Non pas la peur — celle-là, nous savons la faire rentrer dans son trou, d'un coup d'oeil moqueur décoché à sa face blême — mais un royaume inconnu où les confins de notre sensibilité se dissolvent. C'est là qu'on sent à quel point on est peu chez soi en soi-même. Des choses qui sommeillaient dans les tréfonds, noyées dans le vacarme incessant des journées de travail, remontent et se dissipent, avant même d'avoir pris forme, en pesante tristesse.

À quoi sert donc de s'être blindé trois semaines de temps pour cette heure, jusqu'à se croire dur et sans faille ? À quoi sert-il de s'être dit : « *La mort ? Et puis après ? De toutes façons, il faut bien y passer.* »

Rien n'y fait, car tout d'un coup, d'être pensant, on redevient être d'émotion, le jouet de fantasmes contre lesquels l'arme de la raison la plus acérée reste impuissante. Ce sont des facteurs que nous nions d'ordinaire, faute de pouvoir les faire entrer dans nos calculs. Mais dans le vécu de l'instant, toute dénégation est vaine, ces profondeurs inconnues possèdent une réalité plus haute et plus convaincante que tout ce qui paraît familier dans la lumière du midi.

Nous avons atteint les premières lignes et procédons aux derniers préparatifs. Nous sommes diligents et précis, car l'envie nous presse de nous activer, de meubler le temps pour nous échapper à nous-mêmes. Le temps, qui dans la tranchée nous a déjà tourmentés sans fin, une notion qui englobe toutes les tortures imaginables, une chaîne que seule la mort Peut briser. Peut-être n'est-ce qu'une question de min. Je le sais, on reste parfaitement conscient tandis que la vie s'écoule et se dissipe dans la mer de l'éternité ; plus d'une fois, je me suis trouvé à la frontière. C'est un engoutissement lent, profond, l'oreille bruit d'un tintement paisible et familier comme le son des cloches de Pâques au village. On ne devrait pas ruminer ainsi, se ruer sans arrêt contre des énigmes qu'on ne pourra jamais résoudre. Tout arrive à son heure. Tête haute, laisse tes pensées se disperser au vent. Mourir comme il se doit, nous savons le faire, aller vers la ténèbre menaçante avec notre hardiesse de combattant, l'audace de la force vitale. **Ne pas se laisser ébranler, sourire jusqu'au bout, et quand le sourire ne serait qu'un masque devant soi-même : cela n'est pas rien. L'homme ne peut faire plus que de mourir en se dépassant. Et même les dieux immortels en sont jaloux malgré eux.**

Nous sommes bien équipés pour cette affaire, bardés d'armes, d'explosifs, de fusées de signalisation, une vraie troupe de choc, combative, à la hauteur des exigences maximales du combat moderne. Et pas seulement par l'amour joyeux du baroud et la force brutale. Lorsqu'on voit les gens dans cette pénombre, fluets, grêles et pour la plupart encore enfantins, on aurait tendance à ne pas en attendre grand-chose. Mais leurs visages, cachés dans l'ombre du casque d'acier, sont acérés, hardis et intelligents. Je sais qu'ils n'auront pas une seconde d'hésitation devant le danger ; ils sauteront dessus, rapides, nerveux, agiles. Ils réunissent bravoure ardente et intelligence froide, ce sont des hommes qui, en pleine tornade de destruction, savent résoudre d'une main sûre un grave incident de tir, renvoyer à l'ennemi sa propre grenade qui fuse, lui lire dans les yeux, au plus noir d'une lutte à mort, son intention exacte. Ce sont les hommes de fer dont le regard d'aigle sonde les nuages droit devant à travers les hélices tournoyantes, qui osent, coincés dans les moteurs enchevêtrés des tanks, la course infernale à travers les champs d'entonnoirs rugissants, qui s'accrochent des jours entiers, la mort certaine en face, dans des bleds encerclés, cernés de monceaux de cadavres, recroquevillés à moitié morts derrière des mitrailleuses brûlantes. Ce sont les meilleurs du champ de bataille moderne, imprégnés d'un esprit combatif qui ne recule devant rien, et dont le fort vouloir se donne libre cours dans une décharge d'énergie concentrée qui va droit au but.

Quand je les observe en train de tailler sans bruit des couloirs dans le réseau de barbelés, de creuser des escaliers d'assaut, de comparer des montres phosphorescentes, de repérer la direction du nord aux étoiles, j'en prends une conscience aveuglante : voilà l'humanité nouvelle, le soldat du génie d'assaut, l'élite de l'Europe centrale. Une race toute neuve, intelligente, forte, bourrée de volonté. Ce qui se découvre au combat, y paraît à la lumière, sera demain l'axe d'une vie au tournoiement sonore et toujours plus rapide. On n'aura pas toujours, comme ici, à frayer son chemin entre les cratères, à travers le feu et l'acier, mais le pas de charge qui propulse l'événement, le tempo dicté par le fer resteront inchangés. Le couchant embrasé d'une ère qui s'engloutit est aussi une aurore où l'on s'arme pour des combats nouveaux et plus durs. Loin à l'arrière, les cités gigantesques, les armées de machines, les

empires dont le typhon déchire les ligaments internes attendent l'homme nouveau, plus hardi, aguerri au combat, qui ne se ménage pas ni ne ménage autrui. Cette guerre n'est pas la finale de la violence, elle en est le prélude. Elle est la forge où le monde est martelé en frontières nouvelles et nouvelles communautés. Des formes nouvelles réclament un sang qui les emplisse, et le pouvoir veut être saisi d'une main de fer. La guerre est une grande école, et l'homme nouveau sera de notre trempe.

Oui, le voilà dans son élément, mon vieux groupe de choc. L'action, le poing qui s'abat ont déchiré tous les brouillards. Une première plaisanterie fuse à mi-voix par-dessus l'épaule. Bien sûr la question n'est pas de très bon goût : « *Dis donc, gros, tu fais ton poids pour l'abattoir ?* » — mais ils rient quand même, et le gros plus fort que les autres. Surtout ne pas s'attendrir. La fête va commencer, et nous en sommes les princes.

C'est quand même une misère. Si la préparation n'enfoncé pas tout, si en face une seule mitrailleuse reste intacte, ces garçons splendides vont être tirés comme une harde de cerfs lorsqu'ils chargeront à travers le no man's land. C'est la guerre. Le meilleur, le plus précieux, la plus haute incarnation de la vie sont tout juste bons à être enfournés dans sa gueule insatiable. Une mitrailleuse, une simple bande qui se déroule quelques secondes de temps — et ces vingt-cinq hommes, avec qui l'on pourrait cultiver une île étendue, pendent aux barbelés à l'état de ballots en loques, pour s'y putréfier lentement. **Ce sont des étudiants, des aspirants aux noms anciens et fiers, des mécaniciens, des héritiers de fermes opulentes, des citadins à la langue bien pendue, des lycéens aux yeux encore embrumés des rêves de Belle au bois dormant de quelque vieux bourg d'autrefois. Des fils de paysans, grandis sous les toits de chaume solitaires de la Westphalie ou de la lande de Lunebourg, parmi le bruissement d'antiques chênes plantés par leurs aïeux autour du mur d'enceinte en pierre brute.**

Au régiment qui nous flanque à gauche, une tempête de feu se déchaîne. C'est une manoeuvre de diversion pour déconcerter l'artillerie adverse et disperser ses feux. Ça va être nous tout de suite. À présent il faut se concentrer. Certes, c'est peut-être dommage pour nous. Peut-être aussi nous sacrifions-nous pour quelque chose d'inessentiel. Mais notre valeur à nous, on ne peut pas nous la prendre. Essentiel n'est pas ce pour quoi nous nous battons, c'est notre façon de nous battre. Droit sur l'objectif, jusqu'à vaincre ou rester sur le carreau. Esprit combatif, l'engagement de la personne, et quand ce serait pour l'idée la plus infime, pèse plus lourd que toute ratiocination sur le bien et le mal. Cela commande le respect, confère l'auréole du saint, même chez le Chevalier de la Triste Figure. Nous allons montrer ce que nous avons dans le ventre, et dussions-nous tomber, nous aurons vécu notre souïl.

Maintenant, c'est sur nous que l'orage se déverse. Notre artillerie divisionnaire tire on ne peut mieux le premier impact tombait juste, à la seconde près : Le hurlement des pavés de fer qui retombent tourne au fouillis de voix mélangées, pour se noyer en face dans un flot sans cesse augmenté de bruits méchants, déchirants, assourdissants. Des mines tracent au-dessus de nous leurs arcs d'étincelles perlantes, puis éclatent en explosions volcaniques. Des éclairantes blanches inondent de lumière agressive la nuée parcourue d'éclairs, faite de fumée, de poussière et de gaz, qui bouillonne comme un lac en ébullition au-dessus du champ de bataille. Des fusées de toutes couleurs se perchent au-dessus des tranchées, s'atomisant en petites étoiles qui s'éteignent soudain comme les signaux colorés d'une gigantesque gare de triage. Les mitrailleuses de deuxième et de troisième ligne au grand complet travaillent à plein régime. Le grondement de leurs départs innombrables, fondus les uns dans les autres, est l'arrière-fond ténébreux qui comble les minuscules failles sonores des pièces lourdes.

L'artillerie française se réveille à son tour. D'abord un groupe de batteries légères qui marmite notre tranchée, enchaînant les coups de poing d'acier par rapides séries, déversant sur nous comme à l'arrosoir une pluie de billes de plomb tombées de shrapnells fulgurants. Les calibres lourds prennent la suite, se jettent sur nous de très haut, tels d'énormes fauves, avec des feulements qui s'enflent avant d'engloutir dans le feu et la fumée noire de longs segments de tranchée. Sans arrêt, une grêle de mottes de terre, de bouts de bois et d'éclats sans force tambourine sur nos casques serrés les uns contre les autres, qui reflètent la danse incessante des éclairs. De lourdes mines tripodes dégringolent comme des pans de murs, à fracassants coups de pilon ; des mines-bouteilles brassent les vapeurs ténébreuses, saucisses tourbillonnantes sautant par rafales dans le feu des premières. Des traçantes se poursuivent en longs pointillés de feu, giclant par milliers dans les airs pour chasser un aviateur matinal qui prétend reconnaître les batteries du tir de barrage.

Nous attendons entassés autour des escaliers de sortie. Les premières minutes, nous nous étions terrés dans les trous de renard et les ressauts des galeries. Pour peu d'instant, car la forge des batailles nous a recuits jusqu'à l'impassibilité des substances réfractaires. Et puis nous sommes des fatalistes convaincus, persuadés que qui doit trinquer trinquera, même si un non-éclaté doit aller l'occire dans une galerie à dix mètres sous terre. Les dernières secondes d'approche, juste avant l'explosion, sont les pires ; les nerfs du guerrier le plus ancien se surprennent à tressaillir. Trop de tableaux effroyables, trop de sang et de gémissements ont eu pour prélude ces battements d'ailes suraigus. Plus longtemps on est dans le coup, plus terrifiants sont les souvenirs qui défilent en un clin d'oeil à travers le cerveau, en film ultra-rapide.

Puis vient le point où le maelström de feu aspire les perceptions différenciées, où les sens succombent à l'impact des images, où souvenir, conscience de soi, et avec eux crainte et espoir se dissipent comme une fumée volatile. C'est alors que le faible se brise et tombe à terre comme une douille vide, parce qu'il a perdu son dernier instinct, la peur. Nulle prière, nul ordre, nulle menace ne le feront se relever.

Le fort, lui, reste debout dans l'orage, le visage marmoréen, enivré de son triomphe sur la matière. Il a trouvé son équilibre sur le plan incliné de l'événement ; le monde peut bien faire les pieds au mur, le coeur d'un brave a son centre de gravité propre.

Une fusée verte monte et s'immobilise au-dessus de nous, essaimant de toute sa longue traîne. Le signal ! Nous nous ruons à l'air libre, à l'assaut, nuage sombre et compact lancé dans l'inconnu.

Ernst Jünger

In *La guerre comme expérience intérieure*

Cliquer [ICI](#) pour commander l'ouvrage, format poche (5,80 €)